

Lacoste le 9 aout 2020

Mon cher Pierre

Avez-vous retrouvé Huguette Champroux ? Buvez-vous du porto ? Et Gertrude ? Répond-elle à vos questions ? Ici, beaucoup de choses tournent mal mais cet été un de vos amis ouvre un chantier où votre « *main courante* » nous convoque.

Il s'agit tout simplement d'interroger l'acte d'écrire.

Comment cet acte qui se pratique à main nue trouve à se faire.

Ce geste finalement assez proche de celui qui consiste à se gratter.

Sauf que ce qu'on dépose ne scarifie plus grand chose.

Pourtant et rapidement dit, plutôt histoire de main que d'œil. Et selon moi, rien de sacrificiel, n'en déplaise à Bataille dont les formules (Laure avait raison) sentent un peu trop la sacristie... Alors en vrac, venir ici (comme dans nos interminables conversations téléphoniques certains soirs) vous dire pêle-mêle ce que j'aurais à en dire.

Masculin, féminin ou neutre, debout assis ou couché, il semblerait que dans cette pratique, le corps tout entier y secoue sa carcasse.

On dit *basse besogne*. On dit *homme de main*. Il s'agit d'exécuter quelque chose et parfois au passage quelqu'un. On dit pas *femme de main*. Ou alors on dit d'elle, comme des livres, *qu'elle passe de main en main* mais il s'agit d'autre chose.

Sans corps, pas de trace. Trace de rien. Rien à voir en somme. Or c'est avec la somme de ce qui d'écrit précéda (ce qu'on en a lu) qu'on s'y met.

Forme muette d'anthropophagie, je vous l'ai dit, j'ai commencé par prélever, absorber, recopier.

Dès le début, guenon, je singe.

Tous ceux (quelques celles) qui me poussèrent dans ce pacage.

Pour les phrases, on s'allonge un peu.

Pour le poème, on se ramasse (muscles autrement tendus).

Condensation en vue d'une hypothétique conserverie.

Dans l'enclos réservé, si on y entre, on s'aperçoit que les corps émetteurs sont tous des mâles blancs. C'était au siècle dernier mais il semble que depuis la couleur au moins persévère. Rappelez-vous...

On voyait même pas l'ironie sous la casquette « *poésie blanche* », ni l'aspect quenelle béchamélisée du décor.

Le papier des livres de poème à petits tirages limités *si beaux si beaux* devait être aussi épais qu'un dos de cabillaud.

Un reste de mâchoire coloniale a toujours les dents propres.

Et souffle encore aujourd'hui chez quelques faux modernes branchés et jusqu'en Pleïade, cette épouvantable *haleine fraîche*...

On pouvait même, rayon poésie, et en toute innocence, se prétendre « *technicien de surface* ».

Pour ce qui était de l'entretien des toilettes où (n'oublions pas le *littéral*, potion anale nettoyeuse faisant fureur) nous nous soulagions au cours de nos déplacements professionnels, le féminin non blanc de réelles techniciennes veillait à notre confort...

Mais revenons à l'acte. Debout, assis, couché, immobile ou en marche...

La composition en marche plaisait beaucoup. Côté sexe, un très bon (non poète) racontait comment écrire-éjacule. A Cerisy ça faisait un tabac.

Peu nombreuses dans le lot, les filles comprennent vite qu'elles sont priées de ne pas mettre leur utérus sur la table.

Attention, la langue n'est pas sexuée. D'ailleurs, la femme n'existe pas.

Oui cher Pierre, vous avez raison de me le rappeler : j'ai dit quelque part que j'écrivais avec mes pieds. C'est à dire que mes pieds peuvent venir synchroniser le travail de la bouche et des oreilles. Chercher ce que j'appelle mon *guttural*, cette *voce* liée à la soufflerie des poumons.

Et toujours avoir à l'œil une possible arnaque (côté duplicité inhérente aux drogues langagières aussi redoutables que les chimiques, on a déjà donné).

Car écrire peut bercer en faisant croire que ça arrache.

Se limiter (dans notre dos mais avec notre plein accord) à produire une séduisante galette s'intégrant *lento lento* dans une économie culturelle de consommation labellisée rejoignant une logique de marché.

Petit marché mais marché parce que le marché du produit poétique s'agrandit.

On ne se berce pas que d'illusion. On peut à chaque coup de rein tomber sur le prêt à porter de saison qui décoiffe et se trouver habillée pour l'hiver. Toutes les institutions en veulent, les festivals réclament. L'édition suit. On a rien vu venir. Dans le brouhaha on a bégayé du ha en croyant avoir écrit...

Bref, c'est fatigant. Ça fatigue. Ça peut même donner des maux de ventre. Une brutale et inexplicable envie de vomir.

Avec Michèle Grangaud qui me téléphonait souvent le soir, nous avons découvert, elle et moi, que nous écrivions *dans des trous*. Des moments volés. Ceux qui nous restaient. Ou bien la nuit, quand les autres dorment. Ou au café. Au fond d'un bar. Ou sur une table de cuisine. Parfois même dans le train.

Pour les anagrammes, elle les trouvait même en mangeant, la bouche pleine.

On citait Virginia Woolf « *mettre du masculin dans le féminin et du féminin dans le masculin* » et elle m'expliquait comment Littré était horrible avec sa femme.

Bien sûr, le corps, c'est sûr.

Les mots nous mangent le corps. La grammaire nous soulage.

On a l'audace de se croire seul.

Quelle différence entre *seul* et *seule* ? Le corps entier encaisse.

Il est traversé par ce qui le traverse.

Spicer, rappelez-vous. Réceptacle et transmission, les trouvailles sont des secousses.

En ce sens on ne sait pas totalement ce qui s'écrit dans le dépôt. Par ailleurs, ça démarre sous forme de dépotoir.

« *Quand le poème est écrit, le poète est mort* », c'est clair.

Et la poétesse ? Celle qui est traversée par l'avortement intellectuel de siècles entiers de femmes artistes et l'infanticide de centaines d'œuvres de poétesses avec quoi écrit-elle ? Quel corps fantôme ? Ça lui fait mal où ? Comment échapper à cette non-mémoire pour affronter les plis du moment ?

Cette injonction maligne à produire un objet qui va engrosser un spectacle réservé à des lecteurs consommateurs qu'il faudrait à la fois divertir ou pire soigner en leur laissant croire qu'ils portent sur ce monde et grâce à nos singeries un œil averti et politiquement subversif, comment y échapper ?...

Dans sentir il y a récurrence....

Voilà de nouvelles questions dont j'aimerais parler avec vous cher Pierre. Mais il se fait tard et je crains de vous fatiguer. Car là-bas, au royaume des ombres tout comme ici, on m'a dit que la fatigue existe.

Écrire soulage mais fatigue, on peut aussi le dire comme ça.

Et ajouter que côté « action » au *rayon poésie* écrire peut peu... Ce qui certains soirs peut vous filer une effroyable tristesse.

Je vous embrasse.

Liliane Giraudon